

avec cette arme terrible ? Et un médecin, un médecin ! Est-ce que vous n'en avez pas amené ?

—Mon Dieu non, balbutia M. Morany, j'ignorais.....

—Envoyez immédiatement chercher un médecin ! s'écria Mazeran. Vous voyez bien que la blessure ne saigne pas. Le sang doit s'épancher en dedans... Mais allez donc, Monsieur, allez donc ! dit-il en poussant Thibaut, qui le regardait d'un air ahuri.

Le négociant mit tous ses domestiques en campagne. Par un bonheur inespéré, l'un d'eux rencontra sur la route un médecin qu'il connaissait et qui se rendait à une habitation voisine pour y dîner chez des amis. Il courut au docteur Burnel, et l'amena chez M. Thibaut.

## IX.

En voyant le blessé, M. Burnel ne put dissimuler un jeu de physionomie où Valentin lut un arrêt de mort. Le docteur pratiqua une saignée, mais le sang ne vint pas. Dix minutes après, M. Martigné avait rendu le dernier soupir.

—Je suis désolé de ce malheur, messieurs, murmura M. Parézot, mais vous me rendrez la justice d'avouer que tout s'est passé loyalement.

—Certainement, répondit tristement M. Morany, tandis que le pauvre M. Thibaut faisait la même réponse par un mouvement de tête, car il était trop ému pour pouvoir parler.

—Il est possible que le combat lui-même se soit passé loyalement, dit tout à coup Valentin en regardant fixement M. Parézot ; mais il y a eu dans ce duel des conditions et des circonstances qui me semblent étranges, pour ne pas dire plus.

—Qu'entendez-vous par-là ? demanda M. Parézot, en s'avancant à son tour vers Valentin.

—J'entends, monsieur, qu'à moins d'offenses bien graves de la part de M. Martigné, des témoins raisonnables n'auraient jamais dû consentir à ce duel à l'épée entre un individu de première force comme vous, et un homme qui sait à peine tenir un fleuret.

—J'étais l'insulté, j'avais le choix des armes. D'ailleurs, de quel droit venez-vous ici discuter un duel dans lequel vous n'étiez pour rien ?

—Du droit qu'un honnête homme a de blâmer tout ce qui n'est pas conforme aux lois de l'honneur et de la loyauté.

—Monsieur !

—Oh ! prenez-le comme vous le voudrez, monsieur ! Je maintiens ce que j'ai dit : que M. Morany et M. Thibaut, qui n'ont pas l'habitude du triste devoir qu'ils viennent de remplir, vous aient laissé par ignorance jouir de tous les avantages...

—Lesquels, monsieur ? Je vous somme de les citer.

—C'il a placé mon pauvre cousin en face du soleil et du vent, et par conséquent de la poussière. Enfin, les deux fleurets que je vois là (et dont on n'aurait jamais dû se servir, puisqu'on pouvait se procurer des épées de combat) ont leur fusée courbée comme pour un gaucher, et vous êtes gauchocher.

—Où voulez-vous en venir, enfin, avec toutes vos observations ? s'écria M. Parézot, dont la figure était livide de colère. Oseriez-vous dire ?...

Valentin marcha droit sur Parézot ; puis, le regardant bien en face, il lui dit d'une voix nette et mordante :

—Je dis, monsieur, qu'habitue aux armes et aux rencontres de ce genre, comme vous l'êtes, vous n'auriez pas dû profiter de la partialité de vos té-

moins et de l'inexpérience de ceux de votre adversaire. Je dis enfin que, dans de pareilles conditions, et pour un spadassin comme vous, ce combat n'était pas un duel, mais un assassinat !

A ce mot, prononcé d'une voix vibrante, Parézot voulut se jeter sur Valentin.

Mazeran fit dédaigneusement un pas en arrière et saisit un des fleurets.

—Je me saluaïs en vous touchant, dit-il d'une voix méprisante ; c'est déjà trop que de vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Un des témoins de Parézot, qui avait l'air d'un mauvais drôle du même calibre, voulut s'interposer et répondre à Valentin sur un ton que justifiaient du reste les paroles du jeune homme.

—Allez au diable lui cria M. Mazeran, qui était d'une violence excessive une fois qu'il sortait du calme railleur qui lui était habituel. Des quatre témoins que je vois là, vous êtes évidemment le seul qui ayez de l'expérience en fait de duels. Aussi mes paroles s'adressent-elles à vous comme à votre ami. Je serai plus tard à votre disposition si bon vous semble.

—A moi d'abord ! s'écria Parézot, qui s'était déjà mis en garde. Voyons, Corbier, range toi, ou, pardieu ! je te marche dessus. En garde monsieur !

Une fois qu'il eut senti le fer, Valentin retrouva tout son sang-froid ; mais son œil implacable indiquait assez la colère qui l'animaît. Les deux adversaires étant à peu près de la même force, le combat se prolongea quelques minutes.

En rompant devant une attaque de Valentin, Parézot trébuchait contre une pierre. Mazeran releva son fleuret et attendit. L'autre se remit en garde. Un instant après, il trébucha de nouveau. Par un mouvement instinctif, Valentin releva encore la pointe de son arme ; mais cette fois ce n'était qu'une ruse de Parézot, qui se fendit à fond avec une rapidité foudroyante. La parade de Valentin ne put détourner tout à fait le coup qui lui effleura la hanche, mais sa riposte atteignit Parézot au bas-ventre.

M. Burnel, qui avait été obligé de rester pour assister à ce duel, qu'il avait inutilement essayé d'empêcher, s'empressa de visiter la blessure de l'adversaire de Valentin. Après avoir terminé le pansement, il déclara que cette blessure était grave mais qu'il ne la croyait pas mortelle.

—Si, comme je suppose, le foie n'est pas attaqué, dit-il à l'un des témoins de Parézot, votre ami peut-être sur pied avant un mois. D'ici là, monsieur, il faut avoir soin de lui épargner tout mouvement violent et même toute émotion qui soit de nature à provoquer une crise.

M. Thibaut fit atteler sa voiture, dans laquelle se mit Parézot, qui fut transporté dans une auberge du voisinage. Le lendemain, comme il se plaignait du bruit, on le conduisit chez un paysan qui demeurait à un quart de lieue du village, tout près du bois, et qui avait une petite chambre à louer.

Pour en finir tout de suite avec cet individu, nous dirons dès à présent qu'il se rétablit assez promptement. Aussitôt sur pied, il partit pour Hombourg, après avoir montré un porte-monnaie fort bien garni, à l'un de ses camarades qui en resta stupéfait.

On ne revit jamais M. Parézot.

Comme il ne laissait en France personne qui s'intéressât à lui, sa disparition ne fut même pas remarquée. Son départ coïncida avec une absence de quelques jours que fit Bhyyruh Komul, le keitmutgar de Marany.

Quoique très légèrement blessé, Valentin fut